

Cependant les chevaliers de l'Eschasserie et de Luceray chassaient sur le vice-amiral d'Espagne avec deux brûlots qui les suivaient; mais voyant qu'il allait mieux qu'eux et que l'amiral de Naples s'éloignait à force de voiles, le chevalier de l'Eschasserie fit tourner vers lui, le joignit facilement, parce que son grand hunier avait été emporté d'un coup de canon tiré du navire du sieur de Montade, le combattit vergue à vergue durant deux heures entières, et, faisant avancer un brûlot, y fit mettre le feu, par lequel il fut consommé. Trois cents quarante hommes périrent avec lui; les autres se sauvèrent, au nombre de deux cents, parmi lesquels se trouvèrent soixante officiers.

La perte de cet amiral, dont la charge était de mille tonneaux et de cinquante pièces de canon, ne satisfaisant pas encore à l'ardeur de ce chevalier, il retourna sur le corps de l'armée des ennemis, et combattit longtemps avec la même vigueur qu'il avait fait depuis le commencement de l'attaque; mais son vaisseau ayant été dégréé et maltraité de coups de canon, il fut contraint de se retirer, à l'exemple du sieur de Lusseray, qui ne combattait plus, parce qu'il avait été dégréé de sa grande vergue.

Lorsque l'on commença l'attaque, les sieurs de la Roche-Bras-de-Fer, Gabarres, et le chevalier de La Ferté, s'étaient proposés de combattre le vice-amiral d'Espagne et ses matelots ; ils avaient fait tourner les voiles sur eux; mais le vice-amiral, n'ayant pas projet d'en venir aux mains, prit tout le vent qu'il pouvait avoir, abandonna son matelot parce qu'il n'était pas bon voilier, et choisit plutôt de le laisser prendre que de combattre avec lui; ce qui arriva comme il l'avait pensé, car ce vaisseau étant abordé par ces trois ennemis qui le poursuivaient, il fut pris à coups de piques et d'épées, après l'effet des canons et de la mousqueterie, qui le fit subsister longtemps dans une vigoureuse défense.

Le sieur de la Roche y reçut un coup de mousquet dont il mourut quatre jours après; le sieur Gabarres y fut blessé d'un coup de pistolet au visage. Le chevalier de Cinq-Mars ne témoigna pas moins d'ardeur à rendre la perte des

ennemis plus signalée par la poursuite d'un vaisseau contre lequel il fut longuement vergue à vergue, bien qu'il fût dégréé de la plupart de ses manœuvres; mais un brûlot français ayant par mégarde emporté sa grande voile avec son grappin, il fut contraint de demeurer et de laisser sauver ce vaisseau, qui n'eût pas résisté plus demi-heure.

S'étant néanmoins raccommodé avec toute la diligence possible, il alla rejoindre son amiral qui chassait toujours sur les ennemis avec une vigueur qui les étonnait. En effet, l'amiral d'Espagne ayant mis alors toutes voiles hors pour faire vent arrière, et coupé les amarres de ses chaloupes pour voguer plus légèrement, tous les vaisseaux de sa flotte en firent de même, et, prenant la route de Carthagène, abandonnèrent tout ce qui n'était pas en état de marcher aussi vite qu'eux.

De là vint que le duc de Brezé, ayant aussi fait déplier toutes ses voiles pour attraper les plus paresseux, aborda facilement un des galions, avec lequel, ayant été plus d'une demi-heure aux coups de mousquet, il le laissa combattre contre le sieur de Bayart-Marsac, et depuis contre le sieur de la Montilde, qui le prit, pour continuer sa route sur l'amiral d'Espagne qui gagnait chemin.

Il employait une telle ardeur à cette poursuite qu'il témoignait bien avoir une forte envie d'emporter cet amiral ennemi qui fuyait; mais ayant été contraint d'essayer le feu de toute l'armée ennemie, qui le dégréèrent de deux de ses huniers et de la plupart de ses manœuvres; la nuit arrivant après douze heures de combat, il ne fut pas en son pouvoir de l'aborder pour le combattre encore une fois, non plus qu'au sieur de la Roche-Alart de joindre l'amiral de Dunkerque, avec lequel il avait été longtemps aux coups de mousquet.

Ce duc ne perdait pas l'espoir de renouveler le combat dès le point du jour, il donna ses ordres pour faire rassembler son armée, amariner les prises et raccommoder les vaisseaux; mais les ennemis ne voulant pas éprouver encore une fois la valeur qu'ils avaient tant redoutée tout le long du jour, ils firent force

de voiles pendant la nuit, gagnèrent le port de Carthagène, à l'embouchure duquel huit de leurs vaisseaux coulèrent à fond à la vue du duc de Ferrandine , qui était allé les recevoir avec quatorze galères pour les mettre à couvert de l'orage qui les menaçait.

Cette retraite faisant donc perdre au duc de Brezé toute espoir d'engager encore une fois au combat la flotte ennemie, et d'ailleurs le vent ne secondant pas ses désirs, il fut contraint de relâcher aux îles d'Yvice et de Fromentières, d'où il renvoya à Toulon six de ses vaisseaux trop endommagés pour tenir la mer. Le nombre des prisonniers qu'il avait fait dans cette bataille se montant à mille soixante-quatorze, parmi lesquels étaient cent vingt-cinq officiers, avec le neveu de dom Martin Carlo, général de l'armée d'Espagne, il les départit sur tous les vaisseaux également, afin de prévenir les desseins qu'ils eussent pu faire si l'on n'en eut fait que deux ou trois bandes.

Quoique l'abri de Carthagène fit désespérer ce général français d'une plus grande exécution dessus cette flotte ennemie, il ne laissa pas toutes fois de se remettre en mer peu de temps après pour la rencontrer au détroit, au cas qu'elle voulût aller prendre sa revanche sur une escadre qui retournait du Ponant sous les ordres du sieur de Montigny; mais un capitaine sorti des côtes de Portugal sur un vaisseau d'Angleterre l'ayant assuré que cette escadre avait déjà passé le détroit, il la crut hors du danger de la rencontre de la flotte espagnole, et sur cette pensée il fit voile vers Toutouan, par l'avis du commandeur des Gouttes et des autres capitaines de son armée.

Cette route avait deux fondements pour appuyer le conseil de ces capitaines; ils voulaient encore une fois choquer la flotte espagnole si ses voiles se tournaient vers Cadix pour s'y retirer; l'autre but était d'échanger quelques passagers de Fez pour la Mecque, pris quatre jours auparavant avec soixante-quatre Turcs, contre des Français retenus esclaves dans ladite place de Toutouan. Le premier dessein n'eut aucune suite; l'autre fut exécuté avec tous les avantages que ce général pouvait souhaiter.

Quelques galères d'Alger ayant en ce même temps pris deux flutes françaises que l'on renvoyait à Toulon, dont les hommes avaient été vendus en plein marché, le duc de Brezé, qui fut averti de ce procédé, fit aussi déclarer de bonne prise quelques vaisseaux de cette même ville pris par lui sur les mers d'Espagne, et, ne pouvant encore se contenter, résolut d'aller jusque-là, tant pour demander justice de cet outrage que pour reconnaître la place et son port.

Mais son projet ne réussit point; le Bacha et le Divan étant assurés qu'il n'était pas en état de rien entreprendre contre eux, parce qu'il commençait à manquer de vivres, ils refusèrent de rendre ce qu'ils avaient pris; de sorte qu'il fut contraint de quitter la rade au bout de deux jours et de faire voile à Toulon, où s'étant finalement rendu après des orages qui dissipèrent toute sa flotte par l'espace de quinze jours, il y trouva l'escadre de Montigny avec six navires pris en Sardaigne après avoir porté à Bineros le duc de Terre-Neuve et quelque infanterie espagnole.

Voilà quels furent les avantages de l'armée navale de France sous les ordres du duc de Brezé; voici maintenant quel fut le succès de trois frégates d'Espagne commandées par dom Alonzo d'Ydiaquez, surintendant de l'escadre du Nord, et par le gouverneur de Saint-Sébastien; elles prirent six navires français qui venaient de Terre-Neuve, les trois premiers sans beaucoup de peine, parce que l'orage les avait trop éloignés pour recevoir du secours l'un de l'autre; les trois autres après un combat où la victoire fut balancée par l'espace de cinq heures.

L'un de ces vaisseaux et la frégate du gouverneur de Saint-Sébastien coulèrent à fond; les deux autres, se voyant percés de plus de deux cents coups de canon, se rendirent aux Espagnols.